

Les Aventures de Pinocchio

Histoire d'un pantin



Comment Maître Cerise, menuisier, trouva un morceau de bois qui pleurait et riait comme un enfant¹.

Il y avait une fois...

«Un roi!» diront tout de suite mes petits lecteurs.

«Non, mes enfants, vous vous êtes trompés. Il y avait une fois un morceau de bois.»

Ce n'était pas du bois de luxe, mais un simple morceau comme on en trouve dans les fagots qu'on met, l'hiver, dans les poêles et les cheminées pour allumer le feu et réchauffer les maisons.

Je ne sais pas comment ça arriva, mais le fait est qu'un beau jour ce morceau de bois se retrouva dans la boutique d'un vieux menuisier, qui se nommait Maître Antoine, ceci mis à part que tous l'appelaient Maître Cerise, à cause de son bout de nez qui était toujours luisant et écarlate comme une cerise mûre.

À la vue de ce morceau de bois, Maître Cerise devint tout joyeux ; et, se frottant les mains de satisfaction, il marmonna à mi-voix :

« Ce morceau de bois tombe à pic : je vais m'en servir pour faire un pied de table. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Maître Cerise prit immédiatement sa hache la mieux aiguisée pour commencer à enlever l'écorce du bois et à le dégrossir. Mais au moment où il allait donner son premier coup de hache, il resta le bras en l'air, car il entendit une toute petite voix, qui disait sur un ton de prière :

« Ne me tape pas si fort ! »

Imaginez la stupeur de ce bon vieux Maître Cerise !

Il promena un regard égaré dans toute la pièce pour voir d'où pouvait bien venir cette petite voix, et il ne vit personne ! Il regarda sous le banc : personne ; il regarda dans une armoire qui restait toujours fermée : personne ; il regarda dans la corbeille où s'amassaient copeaux et sciure : personne, il ouvrit la porte de la boutique pour jeter un coup d'œil dans la rue : personne. C'était donc ?...

« Je vois », dit-il alors en riant et en se grattant la perruque ; « cette petite voix, c'est moi qui l'ai rêvée. Remettons-nous au travail. »

Et, reprenant sa hache, il assena un coup magistral au morceau de bois.

« Aïe ! Tu m'as fait mal ! » cria d'un ton plaintif la même petite voix.

Cette fois Maître Cerise resta pétrifié, les yeux hors de la tête de terreur, la bouche grande ouverte et la langue pendant jusqu'au menton, comme une gargouille de fontaine.

Dès qu'il eut retrouvé l'usage de la parole, il se mit à dire, en tremblant et bafouillant d'épouvante :

« Mais d'où a bien pu sortir cette petite voix qui a dit aïe ? Il n'y a pourtant personne ici. Ce n'est tout de même pas ce morceau de bois qui aurait appris à pleurer et à se plaindre comme un enfant ? Je ne peux pas le croire ! Ce morceau de bois, le voici, là devant moi ; c'est un morceau de bois comme tous les autres, une bûche à mettre dans un poêle, ou à jeter sur le feu, sous une marmite, pour faire bouillir des haricots... Ou alors... il y aurait quelqu'un caché dedans ? S'il y a quelqu'un de caché dedans, tant pis pour lui ! Je m'en vais l'arranger, moi ! »

Et en disant cela, il empoigna des deux mains ce pauvre morceau de bois, et se mit à le cogner sans pitié contre les murs de la pièce où il se trouvait.

Puis il écouta. Allait-il entendre une petite voix qui se plaindrait ? Il attendit deux minutes : rien ; cinq minutes : rien ; dix minutes : rien !

« Je vois », dit-il alors en s'efforçant de rire et

en s'ébouriffant la perruque ; « cette petite voix qui a dit "aïe", c'est moi qui l'ai rêvée ! Remettons-nous au travail. »

Et comme la peur lui collait à la peau, il se mit à chanter pour se donner un peu de courage.

Puis il posa sa hache et prit le rabot, pour raboter et finir de débarrasser de son écorce le morceau de bois ; mais tandis qu'il le rabotait de bas en haut, de haut en bas, il entendit la petite voix qui lui disait en riant :

« Arrête ! eh, tu me fais des chatouilles ! »

Cette fois le pauvre Maître Cerise s'écroula comme foudroyé. Quand il rouvrit les yeux, il se trouva assis par terre.

Son visage était décomposé : jusqu'au bout de son nez, qui, d'écarlate qu'il était presque toujours, était devenu bleu de peur.

2

Maître Cerise fait cadeau du morceau de bois à son ami Geppetto, qui le prend pour fabriquer un pantin merveilleux, sachant danser, manier l'épée et faire le saut périlleux.

À cet instant, on frappa à la porte.

« Entrez donc », dit le menuisier, sans trouver la force de se lever.

Et qui entra dans la boutique ? Un petit vieux tout fringant, qui s'appelait Geppetto ; mais les enfants du voisinage, quand ils voulaient le mettre en fureur, le surnommaient Polenta, à cause de sa perruque jaune qui ressemblait énormément à de la bouillie de maïs.

Geppetto était très susceptible. Gare à qui l'appelait Polenta ! Il devenait aussitôt enragé, et il n'y avait plus moyen de le retenir.

« Bonjour, Maître Antoine, dit Geppetto. Que faites-vous par terre ainsi ?

— J'apprends à compter aux fourmis.

— Grand bien vous fasse.

— Qu'est-ce qui vous amène jusqu'à moi, compère Geppetto ?

— Mes jambes ! Sachez-le, Maître Antoine, je suis venu chez vous pour vous demander une faveur.

— Mais certainement ! À votre service ! » répliqua le menuisier, en se redressant sur ses genoux.

« Ce matin une idée a germé dans mon cerveau.

— Je vous écoute.

— J'ai imaginé de me fabriquer, de mes propres mains, un beau pantin de bois ; mais un pantin

merveilleux, qui saurait danser, manier l'épée et faire le saut périlleux. Je ferai le tour du monde avec ce pantin, pour gagner mon quignon de pain et mon verre de vin ; qu'en pensez-vous ?

— Bravo, Polenta ! » cria la petite voix, toujours la même petite voix, dont on ne comprenait pas d'où elle pouvait sortir.

En s'entendant appeler Polenta, compère Geppetto devint, de colère, rouge comme une tomate, et se tournant vers le menuisier, il lui dit, fou furieux :

« Pourquoi m'insultez-vous ?

— Vous insulter ?

— Vous m'avez appelé Polenta !...

— Ce n'est pas moi.

— Dites que c'est moi, tant que vous y êtes !

Moi, je dis que c'est vous !

— Non !

— Si !

— Non !

— Si ! »

Et, s'échauffant toujours davantage, ils passèrent des paroles aux actes, s'empoignèrent, s'égratignèrent, se mordirent en se rouant de coups.

Le combat terminé, Maître Antoine se retrouva avec la perruque jaune de Geppetto entre les mains, et Geppetto s'aperçut qu'il tenait dans sa bouche la perruque grisonnante du menuisier.

« Rends-moi ma perruque ! cria Maître Antoine.
— Et toi, rends-moi la mienne, et refaisons la
paix. »

Les deux petits vieux reprirent chacun leur perruque, se serrèrent la main et jurèrent de rester bons amis toute leur vie.

« Que puis-je faire pour vous, compère Geppetto ? » dit le menuisier, en signe de réconciliation.

« Je voudrais un peu de bois pour fabriquer mon pantin ; vous me le donnez ? »

Maître Antoine, tout content, alla tout de suite prendre sur le banc ce morceau de bois qui lui avait causé tant de frayeurs. Mais au moment où il allait le remettre à son vieil ami, le morceau de bois donna une forte secousse, et, lui glissant brutalement des mains, il alla frapper avec violence les tibias du pauvre Geppetto.

« Ah ! c'est de cette façon charmante, Maître Antoine, que vous faites vos cadeaux ? Vous m'avez quasiment estropié !... »

— Je vous jure que ce n'est pas moi !

— C'est moi-même, sans doute !...

— Tout vient de ce bois...

— Certes, de ce bois ; j'en sais quelque chose : mais c'est vous qui me l'avez lancé dans les jambes !

— Je ne vous l'ai pas lancé !

— menteur !

— Geppetto, ne m'insultez pas, ou je vous appelle Polenta...

— Âne!

— Polenta!

— Bourrique!

— Polenta!

— Vilain petit singe!

— Polenta! »

En s'entendant appeler Polenta pour la troisième fois, Geppetto devint fou furieux et se jeta sur le menuisier; et ce fut une volée de coups de part et d'autre.

La bataille terminée, Maître Antoine se retrouva avec deux égratignures de plus sur le nez, et l'autre avec deux boutons de moins à son gilet; de telle sorte qu'ils étaient quittes. Ils se serrèrent la main et jurèrent de rester bons amis toute leur vie.

Alors Geppetto prit sous le bras son bien, cet excellent morceau de bois, et après avoir remercié Maître Antoine, il s'en retourna chez lui en boitillant.

3

Geppetto, revenu chez lui, commence tout de suite à fabriquer son pantin et lui donne le nom de Pinocchio. Premières friponneries du pantin.

Geppetto habitait une petite pièce au rez-de-chaussée, où la lumière n'entrait que par une sou-pente. Le mobilier était on ne peut plus simple : une méchante chaise, un lit défoncé et une petite table tout abîmée. Au fond de la pièce, on voyait un feu allumé dans une cheminée ; mais le feu était peint, et, à côté du feu, était dessinée une marmite qui bouillait joyeusement et dont sortait un nuage de fumée, qui semblait de la vraie fumée.

À peine rentré chez lui, Geppetto prit vivement ses outils et se mit à découper et à fabriquer son pantin.

« Quel nom vais-je lui donner ? se demanda-t-il en lui-même. Je vais l'appeler Pinocchio. Ce nom lui portera chance. J'ai connu toute une famille de Pinocchi : le père s'appelait Pinocchio, la mère Pinocchia, les enfants Pinocchi, et tous menaient la bonne vie. Le plus riche d'entre eux était mendiant. »

Quand il eut trouvé le nom de son pantin, il se mit pour de bon au travail, et lui fit tout de suite les cheveux, puis le front, puis les yeux.

Les yeux terminés, imaginez sa stupeur quand il s'aperçut que ces yeux remuaient et le regardaient fixement.

Geppetto, en se voyant regardé par ces deux yeux de bois, le prit plutôt mal, et dit d'un ton irrité :

« Vilains yeux de bois, pourquoi me regardez-vous ? »

Personne ne répondit.

Alors, après les yeux, il fit le nez ; mais, à peine fait, le nez commença à grandir : il grandit, il grandit, il grandit et en quelques minutes il devint un nez qui n'en finissait pas.

Le pauvre Geppetto s'épuisait à le retailler ; mais plus il le retaillait et le raccourcissait, plus ce nez impertinent s'allongeait !

Après le nez, il fit la bouche.

La bouche n'était pas encore terminée qu'elle commença à rire et à se moquer de lui.

« Arrête de rire ! » dit Geppetto piqué au vif ; mais ce fut comme parler à un mur. « Arrête de rire, je te dis ! » cria-t-il d'une voix menaçante.

Alors la bouche s'arrêta de rire, mais lui tira la langue.

Pour ne pas se compliquer la vie, Geppetto fit

semblant de ne pas s'en apercevoir et continua à travailler. Après la bouche, il fit le menton, puis le cou, puis les épaules, l'estomac, les bras et les mains.

À peine les mains étaient-elles terminées que Geppetto sentit sa perruque s'enlever de sa tête. Il leva les yeux, et que vit-il ? Il vit sa perruque jaune dans les mains du pantin.

« Pinocchio !... rends-moi tout de suite ma perruque ! »

Mais Pinocchio, au lieu de lui rendre la perruque, se la mit sur sa tête à lui, et disparut à moitié dessous.

À ce geste insolent et moqueur, Geppetto devint tout triste et mélancolique comme il ne l'avait jamais été de sa vie ; et se tournant vers Pinocchio, il lui dit :

« Diable d'enfant ! Tu n'es même pas terminé, et déjà tu manques de respect à ton père ! Ce n'est pas bien, mon garçon, ce n'est pas bien ! »

Et il essuya une larme.

Il restait toujours à faire les jambes et les pieds.

Quand Geppetto les eut terminés, il reçut un coup de pied sur le bout de son nez.

« C'est bien fait ! se dit-il alors en lui-même. Il fallait y penser avant, maintenant c'est trop tard ! »

Il prit alors le pantin sous les bras et le posa par terre, sur le carrelage, pour le faire marcher. Pinocchio avait les jambes engourdies et ne savait pas s'en servir, aussi Geppetto le tenait-il par la main et le guidait-il pour lui apprendre à mettre un pied devant l'autre.

Quand ses jambes se furent bien dégourdies, Pinocchio commença à marcher tout seul et à courir à travers la pièce ; et brusquement, il prit la porte, bondit dans la rue et s'enfuit.

Et le pauvre Geppetto de lui courir après sans pouvoir le rejoindre, parce que ce polisson de Pinocchio bondissait comme un lièvre, et, frappant de ses pieds de bois le pavé de la rue, faisait autant de vacarme que vingt paysans en sabots.

« Attrapez-le ! Attrapez-le ! » hurlait Geppetto ; mais les passants, en voyant ce pantin de bois qui courait comme un pur-sang, s'arrêtaient pour le regarder, bouche bée, et ils riaient, riaient, riaient, comme on n'en a pas idée.

Finalement, et fort opportunément, un carabinier arriva ; en entendant tout ce tapage, il crut qu'il s'agissait d'un poulain échappé à son maître, et se planta courageusement, les jambes écartées, au milieu de la rue, décidé à l'arrêter pour éviter le pire.

Pinocchio, quand il aperçut de loin le carabinier qui barrait toute la largeur de la rue, essaya

de lui passer, par surprise, entre les jambes. Mais il rata son coup.

Le carabinier, sans perdre son aplomb, l'attrapa délicatement par le nez (c'était un grand nez démesuré, qui semblait fait exprès pour être attrapé par les carabiniers), et le remit en mains propres à Geppetto, lequel voulut lui tirer aussitôt les oreilles, pour le corriger. Mais imaginez son ahurissement quand, cherchant ses oreilles, il ne put les trouver : et savez-vous pourquoi ? Parce que, dans le feu de la besogne, il avait oublié de lui en faire.

Alors, il l'attrapa par la peau du cou, et, lui faisant rebrousser chemin, il lui dit avec un hochement de tête menaçant :

« Rentrons tout de suite à la maison. Une fois là-bas, nous réglerons nos comptes, je te prie de le croire ! »

À ce laïus, Pinocchio se jeta par terre et ne voulut plus avancer. Curieux et badauds commençaient à s'arrêter, par petits groupes, là autour, chacun y allant de son commentaire.

« Pauvre pantin ! disaient les uns, il a raison de ne pas vouloir retourner chez lui ! Qui sait comme il le battrait, cette brute de Geppetto !... »

Et les autres ajoutaient, insidieux :

« Vu comme ça, ce Geppetto semble être un brave homme ! mais c'est un vrai tyran avec les

enfants ! Si on lui laisse ce pauvre petit pantin entre les mains, il est parfaitement capable de le mettre en pièces !... »

Bref, ils dirent et ils firent tant et si bien que le carabinier remit Pinocchio en liberté, et conduisit en prison ce malheureux Geppetto. Celui-ci, ne trouvant sur le moment rien à dire pour se défendre, pleurait comme un veau, et, sur le chemin qui l'amenait à la prison, balbutiait en sanglotant :

« Fils indigne ! Et dire que j'ai pris tant de peine à en faire un bon petit pantin ! Mais je n'ai qu'à m'en prendre à moi ! J'aurais dû y penser plus tôt... »

Ce qui arriva ensuite est une histoire à n'y pas croire ; je vous la raconterai dans les chapitres suivants.

4

*La rencontre de Pinocchio et du Grillon Parlant.
Où l'on voit que les méchants enfants ne supportent pas de s'entendre corriger par quelqu'un qui en sait plus qu'eux.*

Je vous dirai donc, mes enfants, que pendant que le pauvre Geppetto était conduit en prison sans l'avoir aucunement mérité, ce polisson de Pinocchio, réchappé des griffes du carabinier, détalait à toutes jambes à travers champs pour être plus vite de retour à la maison ; et dans l'empressement de sa course, il sautait de hauts talus, des haies de ronces et des fossés pleins d'eau, comme aurait pu le faire un chevreau ou un petit lièvre poursuivi par des chasseurs.

Arrivé devant la maison, il trouva la porte entrouverte. Il la poussa, entra, la verrouilla à double tour et se laissa glisser par terre en soupirant d'aise.

Mais cette aise fut de courte durée, car il entendit dans la pièce quelqu'un qui faisait :

« Cri-cri-cri ! »

— Qui m'appelle ? » dit Pinocchio tout apeuré.

« C'est moi ! »

Pinocchio se tourna et vit un gros grillon qui montait tout doucement le long du mur.

« Dis-moi, Grillon, et qui es-tu, toi ? »

— Je suis le Grillon Parlant, et j'habite cette pièce depuis plus de cent ans.

— Mais aujourd'hui elle est à moi, dit le pantin, et si tu veux vraiment me faire plaisir, va-t'en en haut de suite, et sans même te retourner.

— Je ne m'en irai pas d'ici, répondit le Grillon, avant de t'avoir dit une grande vérité.

— Eh bien dis-la-moi, et dégage !

— Malheur à ces enfants qui se rebellent contre leurs parents et qui, par caprice, abandonnent la maison paternelle. Ils n'auront jamais de bonheur en ce monde, et, tôt ou tard, ils se repentiront amèrement.

— Cause toujours, mon Grillon, chante-moi ce qu'il te plaira : moi, je sais que demain, à l'aube, je vais m'en aller d'ici, parce que si j'y reste, il m'arrivera ce qui arrive à tous les autres enfants, autrement dit on m'enverra à l'école, et il faudra que je travaille, que ça me plaise ou non ; et moi, si tu veux le savoir, je n'ai pas la moindre envie de travailler et ça m'amuse bien plus de courir après les papillons, et de grimper aux arbres pour prendre les petits oiseaux dans leur nid.

— Pauvre petit benêt ! Et tu ne sais pas que de cette façon, une fois grand, tu seras un bel âne et que tout le monde se moquera de toi ?

— Tais-toi, sale Grillon de malheur ! » cria Pinocchio.

Mais le Grillon, qui était patient et philosophe, continua sur le même ton, sans s'offusquer de cette impertinence :

« Et si tu n'aimes pas aller à l'école, pourquoi

n'apprends-tu pas au moins un métier qui te permettrait de gagner honnêtement de quoi vivre ?

— Tu veux que je te le dise ? » répliqua Pinocchio, qui commençait à perdre patience. « De tous les métiers du monde, il n'y en a qu'un qui m'irait vraiment.

— Et lequel ?

— Celui de manger, boire, dormir, m'amuser et vivre du matin au soir une vie de vagabond.

— Il vaut mieux que tu le saches », dit le Grillon Parlant avec son calme habituel, « ceux qui font ce métier-là finissent presque toujours à l'hôpital ou en prison.

— Attention, sale Grillon de malheur !... Gare à toi, si je m'énerve !

— Pauvre Pinocchio ! Tu me fais vraiment pitié !...

— Pourquoi je te fais pitié ?

— Parce que tu es un pantin, et, ce qui est pire, parce que tu as une tête de bois. »

À ces derniers mots, Pinocchio sauta en l'air, fou de rage, et attrapant sur le banc un maillet de bois, il le lança contre le Grillon Parlant.

Peut-être ne pensait-il même pas le toucher ; mais par malheur le coup l'atteignit juste à la tête, si bien que le pauvre Grillon eut à peine la force de faire *cri-cri-cri*, et puis resta là, tout raide et collé au mur.